

discussions entre M. Angers et cet excellent docteur Wells, qu'une implacable maladie a séparé depuis longtemps du monde des vivants.

La succession du lieutenant-gouverneur Masson allait s'ouvrir. Par qui le remplacer ? Nous en causâmes, quelques intimes. Je suggérai le nom de M. Angers. Il fut agréé. Un matin, je rencontrais sur la rue de la Fabrique M. Angers, et lui dis à brûle-point : "Voulez-vous être lieutenant-gouverneur ?"

"Venez-vous fou ?" me répondit-il.

Il monta l'escalier qui conduisait à mes bureaux de rédaction. Nous discutâmes, pas loin de deux heures, si je me rappelle bien. Quand il sortit, j'appelai mon secrétaire de rédaction, M. Robillard, et je lui donnai ordre de ne rien laisser passer au sujet de la nomination du Lieutenant-Gouverneur sans me le soumettre.

La première fois que j'en parlai à Sir Adolphe Caron, il me répondit que M. Angers ne pouvait être nommé.

Sir John A. Macdonald montait à Ottawa dans son char spécial : il s'arrêta à Lévis, et Sir Adolphe l'invita à déjeuner au cerele de la Garnison. Nous étions huit ou dix à table : M. McGreevy était mon vis-à-vis. Il fut question du futur suzerain de Spencer-Wood. Les noms de M. Alonzo Wright, de M. le juge Baby, de M. Starnes, furent mentionnés. "Vous ne parlez pas, Tarte ?" me dit Sir John, "Avez-vous un candidat ?"

Je prononçai le nom de M. Angers.

"Well, well, répliqua-t-il en riant, he is not a bad man."

M. Taillon, M. Lynch et moi en parlâmes à M. Chapleau. Sir John fut revu, et j'écrivis à M. Angers qu'il serait nommé. Il s'était, dans l'intervalle, pris à hésiter, et il n'accepta qu'après avoir obtenu la promesse écrite de recevoir, à l'expiation de son terme, une position au moins équivalente à celle qu'il allait abandonner.

Je ne tiens pas de lui ce renseignement, et c'est pourquoi je me sens en parfaite liberté de le publier. En insistant pour